

Paris, 9 mars 1892

949



ma chère Marguerite,

Notre silence m'a bien nuquis.  
Je. Sans vous croire morte, je  
me demandais ce que vous étiez  
devenue. Volontiers j'aurais  
eu l'air de vouloir prendre mes nouvelles  
de vos nouvelles. Mais j'étais  
presque immobile, à part  
quelques rares apparitions  
au Sénat, par une maladie  
de même nature, qui m'a  
donné de vivre et continuer  
les inquiétudes jusqu'à ce que  
soient guéri.

Nous sommes arrivés à Sa-  
ntes le 5 février et le surtende-  
ment ma femme a dû s'abs-  
ter par suite d'une bronchite  
aiguë grippale se greffant sur  
son catarrhe chronique.  
La fièvre n'a cessé que depuis  
trois ou quatre jours. Le mal de  
cœur qu'elle a eu jusqu'à présent sera fini  
dans une dizaine de jours.  
Le compte à régler vous sera

disque j'aurois recouvré ma  
pleine liberté d'esprit. Car  
j'ai eu l'esprit au si mal  
équilibre que l'ont été les  
travaux de notre politique de-  
rigée par des académiciens et  
étrangers à la politique pratique  
ou par des hommes à  
tout faire (sauf ce qui est  
habitué en soi), tels que le  
Juri d'Etat du conseil en ce  
qui touche la pratique et  
le ministre de la guerre, que  
vous estimez à la juste va-  
leur morale.

Adieu, ma chère marquise,  
la nouvelle espérance de ma  
tendre et vive affection.  
Je vous embrasse.

Guise Cambes